
This is the **author's version** of the journal article:

Gaillard Francesch, Valèria. «Ressenya: Cynthia Gamble, Marie Nordlinger, la muse anglaise de Marcel Proust. Paris, Classiques Garnier, « Bibliothèque proustienne », 2024». *Revue de Histoire Litteraire de la France*, Vol. 4-2023, Num. 4 (2024), p. 1003-1006 DOI 10.48611/isbn.978-2-406-15960-5.p.0177

This version is available at <https://ddd.uab.cat/record/322898>

under the terms of the  IN COPYRIGHT license.

This is the **published version** of the journal article:

Gaillard Francesch, Valèria. «Ressenya: Cynthia Gamble, Marie Nordlinger, la muse anglaise de Marcel Proust. Paris, Classiques Garnier, « Bibliothèque proustienne », 2024». *Revue de Histoire Litteraire de la France*, Vol. 4-2023, Num. 4 (2024), p. 1003-1006 DOI 10.48611/isbn.978-2-406-15960-5.p.0177

This version is available at <https://ddd.uab.cat/record/322898>

under the terms of the  IN COPYRIGHT license.

CYNTHIA GAMBLE, *Marie Nordlinger, la muse anglaise de Marcel Proust*. Paris, Classiques Garnier, «Bibliothèque proustienne», 2024. Un vol. de 530 p.

Tout est savoureux dans ce volume qui, tout en retraçant la vie de Marie Nordlinger (1876-1961), la «Rose de Manchester» selon Marcel Proust, éclaire un pan de l'histoire culturelle et sociale européenne de la fin du XIX^e siècle au début des années 1960. Cette artisane anglaise a joué un rôle essentiel dans la jeunesse de Proust en l'aidant presque clandestinement à réaliser ses deux traductions de John Ruskin. Elle a pourtant été trop souvent reléguée à une place périphérique ou anecdotique, réduite à celle qui offrit à Proust ces fleurs japonaises qui se déplient au contact de l'eau. Qui était en réalité cette «cousine anglaise» de Reynaldo Hahn ?

Une première biographie de Marie Nordlinger publiée en anglais en 1999 par Patricia F. Prestwich (*The translation of Memories : Recollections of the Young Proust*) fut jugée incomplète et peu fiable car elle s'inspirait de ses Mémoires inachevés. Comblant un vide dans les études proustiennes, le volume de Cynthia Gamble complète idéalement la récente biographie de Reynaldo Hahn, de Philippe Blay (Fayard, 2021). Cynthia Gamble, Honorary Research Fellow de l'Université d'Exeter, qui connaît en profondeur la connexion qui liait Proust au monde anglais, est l'auteur de deux études, *Voix entrelacées de Proust et de Ruskin* (2021) et *Ruskin, Proust et la Normandie* (2022), publiées aux Classiques Garnier dans la même collection. Elle présente cette fois une figure féminine hors du commun. Ayant eu accès à des archives privées de la famille et révélant plusieurs documents inédits (notamment des lettres), elle peint en Marie Nordlinger une femme forte et courageuse, exigeante et libre, incarnant les vertus ruskiennes du travail et du sacrifice, indépendante (elle voyagea seule aux États-Unis) et mariée seulement à l'âge de trente-cinq ans avant de devenir mère de deux enfants. Commerçante et collectionneuse d'art, cette femme juive a vécu les affres de la Seconde Guerre mondiale et subi la perte de son fils âgé de vingt-huit ans dans un accident de motocyclette. Cynthia Gamble souligne cette personnalité unique en intitulant son ouvrage de son nom de jeune fille plutôt que d'épouse, Riefstahl, qu'elle avait gardé à la suite de son douloureux divorce avec Rudolf Meyer-Riefstahl, un Allemand, spécialiste réputé de l'art du Proche-Orient.

Élevée à Manchester dans une famille juive progressiste assimilée, très tôt attirée par l'artisanat, Marie s'est formée en peinture, *design* et sculpture à la Manchester Municipal School of Art. Parmi ses professeurs on compte Walter Crane, disciple de Ruskin. Grâce à sa tante, Caroline Marie Hinrichsen, veuve richissime très cultivée, elle poursuit ses études avec le célèbre créateur Alexander Schönauer à Hambourg, où résidait une grande partie de sa famille (mi-italienne mi-allemande), et à Paris avec le peintre académique Gustave Claude Étienne Courtois. En janvier 1903, âgée de vingt-sept ans, elle travaille dans le prestigieux atelier Bing à Paris – une des rares femmes à y avoir une place, étrangère qui plus est ! –, grâce à son cousin Reynaldo Hahn. Le bijoutier et joaillier français René Lalique, par exemple, avait refusé de l'embaucher et lui avait conseillé de partir aux États-Unis, où elle aurait davantage d'opportunités. Chez Bing, elle trouve sa place et tisse même un lien d'amitié très étroit avec Siegfried Bing et son fils Marcel Bing.

Marie Nordlinger a connu Marcel Proust chez la mère de Hahn en décembre 1896 alors qu'elle avait vingt ans, et lui vingt-cinq. Hahn, qui en avait vingt-deux,

était le cousin de sa mère, Hélène Seligman. Grâce à lui, elle a très vite intégré le groupe des proches de Proust et du monde culturel parisien de l'époque. Elle a suppléé, dans les traductions de Ruskin, au faible niveau d'anglais de Proust, sujet épineux abordé dans le précédent volume de Cynthia Gamble. C'est avec elle aussi que Proust découvrira Venise en 1900, sur les pas de celui qui était alors son « maître », John Ruskin. Lors du célèbre épisode de la lecture à haute voix des ouvrages de Ruskin par Marie Nordlinger dans le baptistère de Saint-Marc, « Proust a dû ressentir une telle communion ou fusion spirituelle avec Marie Nordlinger, lectrice, porte-parole, incarnation et âme de Ruskin, pour lui permettre ses lectures », écrit Cynthia Gamble. Jusque-là seule sa mère avait eu le « rôle privilégié et intime des lectrices à haute voix ».

Cette enquête dense et très documentée nous découvre l'étendue du talent de Marie Nordlinger non seulement comme artisane et femme d'affaires, mais comme traductrice : ainsi a-t-elle aidé Reynaldo Hahn dans plusieurs des traductions auxquelles il a eu recours au long de sa carrière de musicien. Marie Nordlinger a évoqué cette proximité avec Proust et Hahn dans la préface du volume de sa correspondance avec Proust (quarante et une lettres publiées en 1942). En effet, ayant perdu le contact avec l'écrivain (leur dernier échange date de 1908 alors que le premier est de Noël 1898), c'est après la publication du dernier volume posthume de la *Recherche*, en 1927, que Marie Nordlinger s'est rendu compte « à quel point son amitié avec Marcel Proust avait été exceptionnelle ». Ainsi a-t-elle enjoint à Hahn de publier sa correspondance avec l'écrivain, même si Philip Kolb a procédé à l'édition de ces lettres « sans aucune mention à Marie Nordlinger ». Quoi qu'il en soit, elle a entrepris une tâche immense depuis Manchester, où elle s'était installée dès son divorce, afin de revendiquer la mémoire de celui qu'elle avait aidé dans sa jeunesse alors qu'il n'était qu'un écrivain en puissance. Elle a aussi contacté des témoins comme Suzette Lemaire ou Céleste Albaret, à qui elle rendit visite à Paris, et a aidé des proustiens de la première heure, comme Mina Curtiss, George D. Painter – alors même qu'elle a farouchement critiqué le premier volume de sa biographie de Proust –, Philip Kolb ou Laurence Adolphus Bisson.

Divisée en sept parties, l'étude s'articule autour de chapitres très brefs, agrémentés de nombreuses photographies souvent inédites de sa famille ainsi que de ses travaux artistiques. Les vingt et une lettres qu'elle a échangées avec le professeur Bisson, insérées dans le volume (texte et traduction), offrent de nouvelles perspectives sur les relations Proust-Reynaldo, ainsi que sur les problèmes posés par la publication de leur correspondance. Soulignons que Cynthia Gamble s'oppose à la théorie de Kolb selon laquelle Marie Nordlinger n'aurait tant aidé Proust dans ses traductions que parce qu'elle était amoureuse de lui. La biographe affirme en effet savoir « d'après ses mémoires inédits et ses confidences » que Marie était plutôt amoureuse de Reynaldo Hahn. Selon la sœur du musicien, la mère de Reynaldo qui aimait beaucoup Marie aurait souhaité que son fils l'épousât. Citant Prestwich, Cynthia Gamble fait aussi état d'un commentaire de Mme Hahn à Clara Nordlinger, la sœur de Marie : « Quel dommage qu'il [Reynaldo] soit trop jeune pour elle [Marie] ». « Reynaldo restait toujours, aux yeux de sa mère, "l'enfant gâté des dames" et "[notre] cher pigeon voyageur" », écrit Cynthia Gamble. Selon elle, Proust ne s'est jamais rendu compte que Marie était amoureuse de son ami Reynaldo, ce qui surprend de la part d'un aussi fin psychologue. Marie a-t-elle deviné la relation sentimentale qui unissait Proust et Reynaldo ? Cynthia Gamble ne le mentionne nulle part.

Revendiquant pour Marie Nordlinger une place centrale dans le panthéon proustien, Cynthia Gamble rappelle qu'elle est la première à avoir baptisé le village d'Illiers «Illiers-Combray». Quant à sa présence dans la *Recherche*, la seule ressemblance qu'elle a assumée avec Albertine est qu'elle allait à bicyclette (chose assez exceptionnelle pour une femme dans le Paris de l'époque). Les prénoms de Léa et Andrée, deux compagnes de Marie dans l'atelier Bing, occupent pourtant une place centrale – on le sait – au sein de la *Recherche*. Il ne faut pas oublier enfin qu'un des premiers prénoms choisis pour le personnage d'Albertine fut celui de... Marie.

VALÉRIA GAILLARD FRANCESCH

PAUL DIRKX, *Le Corps de l'écrivain. Écritures et antinomie dans les littératures de langue «française» (1940-2000)*. Lausanne, Peter Lang, «Documents pour l'Histoire des Francophonies / Théorie», 2024. Un vol. de 379 p.

L'essai de Paul Dirkx, professeur à l'Université de Lille, spécialiste des littératures francophones et des approches sociologiques de la littérature, porte sur une question jusqu'alors peu explorée, dont il s'attache à remonter la généalogie et à baliser le champ théorique, tout en proposant une méthode et en la mettant en œuvre sur un corpus limité mais représentatif.

La première partie, «Les empreintes littéraires du corps», présente une riche mise en perspective des tensions qui traversent toujours la représentation sociale du corps, entre le «retour du corps» dans les sciences humaines (on a pu parler de «tournant corporel» comme de «tournant spatial»), en particulier grâce à la phénoménologie, et la persistance du vieux dualisme corps/esprit ou corps/âme inscrit dans la doxa occidentale. Ces tensions se retrouvent évidemment dans la critique littéraire, qui a su intégrer, quoique tardivement, la dimension du corps, mais en le limitant trop souvent à sa matérialité diégétique, de type référentiel (le corps du personnage), à moins qu'il ne devienne une métaphore de l'écriture elle-même (le «corps du texte», «la chair des mots»), ce qui réintroduit subrepticement une forme de dualisme. Or c'est bien, on l'a compris, le corps de l'écrivain qui intéresse ici Paul Dirkx, en tant qu'il reste largement un impensé des études littéraires, soit qu'une conception radicalement réaliste prétende l'effacer au profit d'un monde qui n'aurait pas besoin de lui pour se dire, ou qu'au contraire une conception non moins radicalement textualiste le congédie pour ne pas troubler l'autonomie du texte moderne.

Ce corps de l'écrivain n'est pas envisagé bien sûr dans sa dimension biographique, ni même autobiographique, mais *autographique*, en tant qu'il est un «opérateur scriptural», et que l'écrivain ne fait jamais rien d'autre que d'écrire son corps et avec son corps, du moment que celui-ci n'est plus conçu comme élément d'une dualité, mais bien comme totalité. Un corps qui, bien entendu, n'est pas seulement physique, organique, mais aussi socialisé, puisque c'est dans l'interaction sociale que se sont construits son *habitus* et ses techniques. Il y a là un champ d'analyse très riche, ce que Paul Dirkx appelle justement une «vision intégrée de l'écriture et du corps», et qu'il balise solidement en convoquant en particulier l'anthropologie et la sociologie (Mauss, Leroi-Gourhan, Bourdieu),